

io n°26

Numéro 26 / Nordey / Richter – Ostermeier – Warlikowski
Artdanthé – De(s)illusions – Étrange Cargo – Programme Commun



C'EST LE PRINTEMPS AU CN D DU 30.03 AU 20.05.2016

- 30-03 **Trajal Harrell**
(S) / Antigone Jr. ++
Hors les murs au Théâtre de Vanves, dans le cadre du festival Artdanthé
- 2 > 3-04 **Danses partagées**
Du voguing à la danse classique, du Bharata Natyam aux danses de couple, du French cancan à la danse contemporaine, une vingtaine d'ateliers amateurs qui aborderont aussi les répertoires de Jérôme Bel, Boris Charmatz ou Philippe Decouflé.
- 5-04 **Trajal Harrell**
Antigone Sr. (L)
- 6-04 **Eszter Salamon**
Eszter Salamon 1949
Avec Hors limites, le festival littéraire de Seine-Saint-Denis
- 6-04 **Raphaëlle Delaunay et Sylvain Prudhomme**
It's a Match
Avec le festival Concordan(s)e
- 7 > 9-04 Carte blanche au festival new-yorkais American Realness
Miguel Gutierrez
Age & Beauty Part 1: Mid-Career Artist/Suicide Note or & :-/
Deep Aerobics
Ligia Lewis
Sorrow Swag
Dana Michel
Yellow Towel
Keyon Gaskin
Its not a thing
- 10-04 **Trajal Harrell**
Made-to-Measure (M2M) / Odori, the Shit!
Hors les murs au Palais de Tokyo, dans le cadre du festival Do Disturb!
- 12 > 13-04 **Trajal Harrell**
(XS)
- 12 > 14-04 **Trajal Harrell, Cecilia Bengolea, François Chaignaud, Marlene Monteiro Freitas**
(M)imosa
- 14-04 **Trajal Harrell**
Antigone Jr.
- 11 > 12-05 **Anne Colod**
Le Parlement des invisibles
- 11 > 13-05 **Nacera Belaza**
Les Oiseaux / La Nuit
- 18 > 20-05 **Les Séances / Nouvelle cinémathèque de la danse**
Quand les chorégraphes filment
- 18 > 20-05 **João dos Santos Martins et Cyriaque Villemaux**
Autointitulado (Selfitled)
Avec les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis

Spectacles à € 5 et € 10 avec la carte CN D

Centre national de la danse
Réservations et informations pratiques
+ 33 (0)1 41 83 98 98
cnd.fr

ÉDITO

Après 5 numéros et plus de 25 000 exemplaires distribués dans Paris pendant le Festival d'Automne, I/O continue son aventure avec un nouveau format et de nouveaux partenaires de distribution (Fnac et SNCF). Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, I/O est plus proche de vous, mais toujours indépendante et libre dans son discours.

QUOI DE NEUF ?

Un contenu élargi (12 pages) qui s'ouvre à la pluralité des scènes et à l'art contemporain. Encore plus de présence sur les festivals en régions : Reims Scènes d'Europe, Les Nuits de Fourvière et Utopistes à Lyon, Latitudes Contemporaines (agglomération illoise), festival de Marseille, festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles... Ouverture à l'international, avec entre autres le festival Programme Commun de Vidy-Lausanne, le Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles et le festival TransAmériques de Montréal. Notre site (www.iogazette.fr) est alimenté quotidiennement, y compris entre deux éditions papier.

OÙ TROUVER I/O ?

Dans les principaux théâtres parisiens publics et privés.
Dans les librairies théâtrales (théâtre du Rond-Point, théâtre de la Ville, Lucernaire...).
Dans les institutions culturelles et autres points de dépôt (Carreau du Temple, Mairie du 3e...)
Grâce à nos 2 nouveaux partenaires, I/O sera également présent :
Dans les Fnac (Paris intra-muros et villes des festivals couverts par I/O) :
À partir du mois de mai, dans le Thalys, et à partir de fin juin, dans le TGV Méditerranée.

LA PROCHAINE ÉDITION ?

Au mois de mai, la rédaction déménage à Bruxelles pour 2 numéros consacrés au Kunstenfestivaldesarts, publiés les 12 et 21 mai.
Une édition trilingue (français, anglais, flamand), distribuée à Paris et à Bruxelles.

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

NORDEY / RICHTER : JE SUIS FASSBINDER
OSTERMEIER : LA MOUETTE
WARLIKOWSKI : PHÈDRE(S)

REGARDS / FESTIVALS PAGES 6-7

DE(S)ILLUSIONS : RELIGIEUSE À LA FRAISE
ARTDANTHÉ : THEY MIGHT BE GIANTS
ÉTRANGE CARGO :
CONTRECHAMP / CHAMP — RADIO VINCI PARK

BRÈVES / FESTIVALS PAGE 8

REPORTAGE PAGE 10

PROGRAMME COMMUN / VIDY-LAUSANNE
ENTRETIEN AVEC VINCENT BAUDRILLER

COLLATION PAGE 10

BRÈVES / HORS FESTIVALS PAGE 11

I/O Gazette n°26 — 31.05.2016
La gazette des festivals — www.iogazette.fr
Gratuit, ne peut être vendu.

Éditeur : I/O — Marie du 3e, 2 rue Eugène Spuler, 75003 Paris — contact@iogazette.fr
L'imprimerie : 73 rue de Bossy, Tremblay-en-France

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier mariesorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46
Rédacteur en chef adjoint
J-C Brianchon jean-christophe.brianchon@iogazette.fr

Direction artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr
Responsable Partenariats / Publicité
India Bouquereau india.bouquereau@iogazette.fr
Retrouvez-nous sur Twitter et Facebook.

Ont contribué à ce numéro
Laura Aknin, Julien Avri, Christophe Candoni, André Farache, Floriane Fumey, Youssef Ghali, Augustin Guillot, Mescaline, Rick Panegy, Clotilde Parlos, Lola Salem, Ariane Singar.

Photo de couverture
Armelle Chassany — www.amelechassany.com



Réservez vos billets
en magasin
ou sur fnac.com



> Avec l'appli
votre mobile devient
votre billet



> Réservez et imprimez
vos billets à domicile
même le dimanche !

JE SUIS FASSBINDER

TEXTE FALK RICHTER — MISE EN SCÈNE STANISLAS NORDEY & FALK RICHTER

L'INTIME ET LE FRACAS

— par Marie Sorbier —

On y entre par l'intime et le fracas. Première création de Stanislas Nordey en tant que directeur du Théâtre national de Strasbourg, « Je suis Fassbinder » condense le meilleur du metteur en scène : son amour pour l'écriture au présent, un jeu adressé et une pensée en mouvement.

Le discours viscéral que les voix projettent concerne et implique aussi bien Rainer Fassbinder dans les années 1970 que les acteurs ici et maintenant. L'identification metteur en scène/figure tutélaire et éponyme se met progressivement en place dans une conversation mère (le toujours formidable Laurent Sauvage)-fils (Rainer donc mais aussi Stan, ou l'inverse) que l'on connaît tous, le dimanche autour de nos rôties ou le matin au comptoir. Ça parle des réfugiés, des viols du nouvel an à Cologne, de l'islam. Beaucoup de clichés donc, mais la peur de l'autre et son cortège de resserrements mesquins semblent au travail depuis trop longtemps pour rester à l'ombre, en Allemagne comme en France.

Vous ne trouverez pas ici de réponse mais plutôt une exhortation à combler la « croyance manquante », à savoir la réelle utilité des actes. C'est peut-être en ça qu'on peut dire que ce spectacle est « engagé » — mot galvaudé

dé qui semble ici prendre un sens plus concret. La récupération du tragiquement fameux « Je suis... » permet à notre Europe de s'exprimer, de se définir oscillant entre fierté et dégoût de cette entité monstre qui nous rassemble ; scène exutoire et cathartique nécessaire pour avancer, plus conscient, dans la chair de cette création.

“

Voilà une mission du théâtre public prise à bras-le-corps ; une création qui parle d'aujourd'hui avec les mots d'un auteur vivant.

Rien n'arrête le flot des mots, pas même l'invasion des images sur scène, ni les chansons portées par Thomas Gonzalez, qui va pourtant loin dans la démonstration. L'urgence de Falk Richter broie, son admiration pour l'antimodèle fascinant qu'est Fassbinder défriche une voie à l'expression. On assiste attentif au déploiement foutraque d'une pensée en cours d'élaboration. Un laboratoire où hypothèses et expériences se tentent en direct. Car c'est une représentation à vif, saccadée comme des pulsations, sans cesse balancée entre la plongée fictionnelle dans l'univers de Fassbinder, les chaînes d'information et posts Facebook du présent et le métathéâtre : on reprend son texte comme en répétition, on jongle entre

les prénoms des comédiens et ceux de leurs personnages, on incarne une époque et on interroge l'instant. Le risque alors de fustiger ses propres marqueurs sociaux n'est jamais loin, mais c'est avec une lucidité bienvenue que Stanislas Nordey se confronte à l'épaisseur du sujet : bien sûr qu'un metteur en scène est un dictateur démiurge et que le bobo urbain préfère cultiver ses légumes bios plutôt que d'aller voter. Nous voilà ensemble dans une même galère non excluante et sans leçon démagogique.

Falk Richter, Stanislas Nordey et l'engagement des acteurs définissent ainsi l'« actuel » comme leitmotiv, et il est finalement assez rare d'entendre sur un grand plateau de théâtre une parole aussi fraîche. Voilà une mission du théâtre public prise à bras-le-corps ; une création qui parle d'aujourd'hui avec les mots d'un auteur vivant. Cette intimité avec le présent génère dans le public un enthousiasme venu des tripes, un souffle de courage et d'espoir dans la possibilité du changement. On sort de ces deux heures à la fois conscient et confiant ; étrange sensation quand le théâtre instille au profond du cœur sa faculté à modifier le monde en s'attaquant frontalement aux cris du peuple.

Du 10 mai au 4 juin au Théâtre national de la Colline



PHÈDRE(S) © Pascal Victor

PHÈDRE(S)

TEXTE WAJDI MOUAWAD, SARAH KANE, J.M. COETZEE / MISE EN SCÈNE KRZYSZTOF WARLIKOWSKI

17 FOIS ISABELLE HUPPERT

— par Mathias Daval —

Le narrateur de « La Recherche du temps perdu » a découvert le théâtre grâce à la Phèdre envoûtante incarnée par la Berma, double fictif de Sarah Bernhardt, qui joua le rôle de nombreuses fois. Difficile défi pour Warlikowski, grand lecteur de Proust, que d'être à la hauteur de ce choc scénique !

Le résultat ? Ce « Phèdre(s) » est un étrange triptyque dont le fil rouge n'est pas tant le personnage phare de la tragédie antique qu'Isabelle Huppert elle-même. C'est que l'actrice, démultipliée, déploie son énergie claire-obscur dans toutes les dimensions de l'espace-temps : elle lèche son sang, se caresse et caresse, taille une pipe, hurle, gesticule et finit par réciter du Racine, enfin débarrassée de tout cabotinage.

Chéreau, quand il a monté son « Phèdre » en 2003 avec Dominique Blanc dans le rôle-titre, disait que le personnage résume toutes les contradictions du désir, que Phèdre est « un puits sans fond de douleur ». C'est tout y a surtout chez elle une ambivalence fondamentale, quasi clinique, entre l'ombre et la lumière, le silence et l'aveu, la pâleur inerte et le feu en mouvement... Warlikowski, dès la séquence introductive et moyen-orientale, montre qu'il a parfaitement compris ces enjeux : le regard du spectateur se divise en deux, entre le devant de la scène en pleine lumière et le fond baigné d'ombre ; entre la danseuse muette à moitié nue et la chanteuse qui délivre sa plainte (belle réminiscence d'Oum Kalthoum).

Cette bipolarité névrotique, Huppert la porte, sans conteste, avec jusqu'au-boutisme. Tourmentée, brûlante, entre douce folie et frustration, elle est l'incarnation évidente du désir tragique, « ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente », dixit Racine. Car « Phèdre » est la tragédie de la fatalité divine aussi bien que du déchirement intime. Warlikowski avait demandé à Mouawad un texte, d'après Euripide et Sénèque, qui puisse se confronter à celui de Sarah Kane, et le pari est réussi. La première partie du spectacle est le meilleur morceau, en dépit de mouawadismes agaçants et de quelques séquences vaporeuses.

L'adaptation de « L'Amour de Phèdre » est nettement plus fade et ennuyeuse. Elle applique les poncifs de la scénographie warlikowskienne (cage en verre pour représenter l'amour clos) et peine à faire reluire la dramaturgie de Kane. Quant au troisième volet, intello et ironique, convoquant Hölderlin et Pasolini autour d'un texte de Coetzee, il permet une revisitation tranquille de tout ce qui a précédé, sans les cris et la fureur des personnages écorchés vifs ou à bout de souffle de Mouawad et de Kane. Il éclaire le véritable sens du tragique, celui que saint Augustin aurait pu caractériser par sa formule « Medius homo est inferior angelis, superior pecoribus ».

“

Un spectacle aussi fulgurant que verbeux dans lequel la parole noie la parole

Mais les saillies comiques de cette ultime séquence sont assez significatives, témoins d'une certaine incohérence globale du projet, qui aurait mérité, plutôt qu'une juxtaposition rugueuse de trois univers, soit un entrelacement – auquel nous avait habitués Warlikowski dans ses précédentes mises en scène, pourquoi l'avoir abandonné ici ? –, soit un resserrement qui aurait densifié l'ensemble. Les comédiens eux-mêmes, multipliant approximations de texte (et prononciation douloureuse chez Andrzej Chyra), sont les témoins impuissants de ce projet bancal.

« Phèdre(s) » est un spectacle aussi fulgurant que verbeux (exit, chez Warlikowski, le « Phèdre est son silence même » de Barthes) dans lequel la parole noie la parole. Aussi déconcertant à élucider que les entrailles d'un vieux poulet athénien, autocomplaisant dans son abstraction un peu froide déclinée en inutiles concepts affichés en lettres géantes (« Cruauté », « Beauté », etc.), il peine à trouver son équilibre. Mais comme le dit (Enone à Phèdre sous la plume de Mouawad : « Il faut être prophète pour lire entre tes lignes. »

Jusqu'au 13 mai à l'Odéon – Théâtre de l'Europe

FOCUS — Y ALLER OU PAS ?

Ce sont les pièces dont tout le monde parle, trois mises en scène incontournables. I/O apporte un point de vue et ouvre le débat.

LA MOUETTE

TEXTE ANTON TCHEKHOV / MISE EN SCÈNE THOMAS OSTERMEIER

TCHEKHOV, 21 GRAMMES EN MOINS

— par Jean-Christophe Brianchon —

Thomas Ostermeier adapte « La Mouette », d'Anton Tchekhov, sur les bords du Léman avec Valérie Dréville, François Lorient, Mélodie Richard et Matthieu Sampeur sur le plateau. Tout est là. Tout, sauf peut-être ce petit « supplément d'âme » que, justement, nous venons chercher au théâtre.

Une jeune fille passe toute sa vie sur le rivage d'un lac. Elle aime le lac, comme une mouette, et elle est heureuse et libre, comme une mouette. Mais un homme arrive par hasard et, quand il la voit, par désœuvrement la fait périr. Comme cette mouette. » Partant de là, quel meilleur endroit au monde pour illustrer cet argument que le théâtre Vidy-Lausanne, où fut créée la pièce ? À ses pieds s'étale à perte de vue l'immense solitude d'un lac Léman à la couleur de l'acier des portes que cette jeunesse de Tchekhov s'apprête justement à tenter de franchir ! Ajoutez à la richesse de l'outil l'assurance ultraréaliste de l'Allemand Ostermeier, et alors il était possible de croire que nous étions sur le point de pénétrer au cœur même de la mystique métaphysique et amoureuse des terres tchekhoviennes. Ce n'est malheureusement pas le cas.

« Mon œuvre entière est imprégnée du voyage à Sakha-

line. Qui est allé en enfer voit le monde et les hommes d'un autre regard. » C'est par ces mots du dramaturge russe projetés en fond de scène que Thomas Ostermeier ouvre sa pièce. Sur le plateau, une scène, évidemment. Évidemment, parce que si l'amour et l'art sont au cœur de l'argument de « La Mouette », le « théâtre dans le théâtre » l'est aussi.

“

Mélodie Richard, Berma proustienne du XXI^e siècle

Alors voilà, sur le plan scénographique, c'est beau. C'est peut-être même très beau, même si ce n'est pas particulièrement original. Mais que voit-on ici de l'enfer de Sakhaline, lieu de déportation des prisonniers russes au XIX^e siècle ? Oui, Olivier Cadiot par sa traduction ajoute au texte quelques bribes d'actualités qui donnent un aperçu concret d'un certain enfer dans lequel notre monde ne finit pas de basculer. Mais l'illustration d'actualités mille fois répétées suffit-elle réellement à moderniser une pièce qui n'en a pas besoin, et à démontrer l'angoisse immense qui est celle de cette jeunesse créatrice perdue dans un monde qui ne crée plus rien d'autre que de la valeur ? En

l'espèce, non. Non, parce que rien ne respire d'autre ici que le sentiment d'une belle mise en scène froide d'un théâtre subventionné étouffé par les richesses mêmes qu'il dénonce. Autrement dit, il manque à cette proposition ce que Bergson appelait le « supplément d'âme », alors qu'il cherchait à réhabiliter l'intuition au détriment de l'intelligence pratique. Parce que oui, tout est intelligent ici. Tout fonctionne. Mais la mécanique d'Ostermeier ne permet pas d'apercevoir la mystique de Tchekhov, et c'est assez terrible quand il s'agit d'un texte si sensible.

Reste cependant, au cœur de cette froideur glaçante, la performance ahurissante d'une actrice venue tout droit d'un autre temps. Berma proustienne du XX^e siècle, Mélodie Richard en Nina Mikhailovna Zarechnaïa arrache à nos cœurs ce que ce travail de laboratoire d'Ostermeier ne parvient pas à ancrer dans nos esprits, quand, le regard amer et les larmes vides, elle susurre au désarroi de Treplev ces quelques mots qui englobent notre temps : « Toutes les vies, toutes les vies, toutes les vies, leur triste cycle accompli, se sont éteintes... Voici déjà des milliers de siècles que la Terre ne porte plus un seul être vivant, et cette pauvre Lune allume en vain son fanal. »

Du 20 mai au 25 juin à l'Odéon – Théâtre de l'Europe

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

1

THEY MIGHT BE GIANTS

CONCEPTION STEVEN MICHEL
FESTIVAL ARTDANTHÉ - THÉÂTRE DE VANVES

« Inspiré par la musique visuelle et la perception artificielle, They Might Be Giants est un spectacle hybride de danse-concert qui interroge les relations ambiguës entre l'audio et la vision, entre la vue et la perception, entre la science et la fiction. »

ONDULATIONS HYPNOTIQUES
— par Rick Panegy —

C'est un curieux et paradoxal statisme en mouvement que propose Steven Michel. Sur le tempo de l'electro répétitive « maximale » d'Anna Meredith, chaque pulsation est un déclencheur pour chaque infime partie du corps du danseur-chorégraphe. C'est un voyage où tout repère est éclaté, comme un étrange voyage aux limites de la science-fiction, où l'espace et le corps entrent en communion absolue et parfaite avec la musique.

Sur une scène pourvue d'un décor minimal, le corps du danseur, comme une masse informe, est déjà en place à l'arrivée des spectateurs. Courbes et droites entourent Steven Michel : un carré noir, au sol, et un « paravent » ondulé blanc, côté cour, composent l'unique scénographie, que viennent compléter au fur et à mesure des nuances lumineuses tantôt stroboscopiques, tantôt évolutives, tantôt franches ou graduées. Une composition visuelle en parfaite cohérence avec la proposition chorégraphique du danseur belge. Surprenant, il danse en permanence de dos, faisant de la totalité de son corps (dos, bras, jambes, fesses, mains, pieds...) le vecteur de gestes saccadés, glissés, francs ou encore discrets.

Au sol ou debout, c'est une étrange rencontre que vit le spectateur, tant l'ensemble est en perpétuel mouvement – ondulations et mécanismes hypnotiques – sans, pourtant, que le corps du danseur occupe l'espace totalement. Une gageure que l'artiste, ayant collaboré avec Falk Richter ou David Zambrano, et travaillant actuellement avec Jan Martens, relève haut la main, insufflant à sa création un métissage artistique captivant du moderne et d'un certain « rétro ». Dans son short violet de jogger – clin d'œil coloré –, Steven Michel se meut de manière à ne jamais dévoiler son visage, usant de toutes les parties possibles du reste de son corps pour le masquer. En opérant ainsi, il détourne les codes de communication classiques, transformant la performance en objet musical sculptural, en tableau physique, en étude distanciée du corps, focalisant le partage de l'événement sur la perception plutôt que sur l'émotion.

CORPS ÉLECTRIQUE
— par Christophe Candoni —

L'artiste belge Steven Michel, l'un des bondissants danseurs de « The Dog Days Are Over », la très athlétique pièce du chorégraphe Jan Martens dont il est entre autres le collaborateur depuis de nombreuses années, revêt à nouveau short rétro et tennis de sport et propose une autre performance, où, seul en scène, il surexpose son corps offert comme une matière à l'état brut. Il se fait véritablement œuvre d'art vivante, telle une sculpture organique et plastique, hybride et hypnotique. On pense aux œuvres de Berline De Bruyckere, qui travaille le muscle et la chair crus, émaillés et tendus jusque dans leurs extrémités, en voyant se mouvoir dans d'infimes variations empreintes de lenteur ou au contraire de secousses spasmodiques.

La silhouette voûtée de l'interprète se donne à voir tellement pliée et déliée qu'on ne percevra pas sa tête pendant les 40 minutes que dure le solo. Juste un tronc, un dos, des fesses, des bras, des jambes déploient avec une rigueur robotique et répétitive des mouvements d'une raideur sèche, en interaction avec les rythmes et basses puissants d'une bande-son electro hyper vivifiante. Sous un éclairage aux néons colorés de plus en plus dense et saisissant, l'homme parvient un moment à se tenir sur ses jambes et à trouver une précaire stabilité les pieds au sol. Cela peut évoquer un retour aux origines, une naissance, presque science-fictionnelle, celle d'une nouvelle humanité, fragile, à la découverte de soi et du monde, aussitôt déchu dans le retour quasi immédiat de son représentant à sa condition recroquevillée. La performance témoigne de la recherche personnelle de l'artiste sur l'audiovision et la perception en mettant en scène et en valeur aussi bien la présence physique (qui relève presque de l'exploit, de l'épreuve) que l'espace, le temps, la lumière, le son et les effets cinématiques qui la modifient.

La contemplation en est d'autant plus riche et étrange, visuellement hallucinante.

2 RADIO VINCI PARK

CONCEPTION THÉO MERCIER — FESTIVAL ÉTRANGE CARGO - MÉNAGERIE DE VERRE

« Dans l'espace de la Ménagerie de verre ayant retrouvé sa fonction originelle de parking souterrain, lieu de tous les fantasmes liés à nos enfers contemporains de l'urbanisme, se déploie un inquiétant rituel motomachique. »

ET IN PARKADIA EGO
— par Augustin Guillot —

Un parking, un néon jaune aux teintes orangées, un motard, immobile, le visage dissimulé, dans une combinaison aussi noire que sa machine. La « Sonate pour piano n° 8 » de Mozart, dans une version au clavecin quelque peu grandiloquente, confère une épaisseur crépusculaire à cette image immobile. Un danseur au chromatisme solaire entre alors en scène pour parader autour de cet étrange tombeau, fasciné, tels les bergers d'Arcadie de Poussin. C'est une machine à fantasmes qui trône au milieu de cette salle, une machine à éveiller les mythes anciens et modernes, savants et populaires, et à les télescoper. On y retrouve évidemment les poncifs de la performance chorégraphique contemporaine : en témoigne le kitch vestimentaire du danseur, habillé de blanc, cheveux blonds peroxydés, talons aiguilles aux brillances bas de gamme. Jusque-là rien de très étonnant si ce n'est la singularité du lieu, car la dimension chorégraphique ne surprendra guère tant elle est

conforme à bien d'autres performances. Et pourtant, Théo Mercier parvient à échapper à cette routinisation lorsque à la fin du spectacle la moto, faucheuse des temps modernes, s'anime pour entamer sa danse macabre. L'image de l'angoisse qu'elle incarnait dans son immobilité se délite alors pour devenir l'angoisse elle-même, la belle et fascinante apparence de la mort se diluant ainsi dans les bruits infernaux des moteurs et les pénibles exhalaisons d'essence.

Reste une question : quelle est la nature de cette expérience de l'angoisse qui saisit le spectateur ? Pour rompre la routine, Théo Mercier choisit une option radicale pour retourner immédiatement à sa nuit. De ce point de vue, cet angoissant motard est aussi une troublante et involontaire métaphore de la mort de l'art.

« DU FUTUR, FAISONS TABLE RASE ! »
— par Jean-Christophe Brianchon —

THÉO MERCIER. Toc, toc, toc...
LE THÉÂÂÂTRE (Voix de Guillaume Gallienne). Qui est-ce ?
THÉO MERCIER. C'est moi !
LE THÉÂÂÂTRE. Plait-il ??
VLAN ! CLING ! BAM !
THÉO MERCIER. Puis merde, fallait m'ouvir, ça fait vingt ans que j' te l' dis ! Eh ouais mon pote, j' m'en fous d' ta porte blindée et d' tes peurs de bourgeois. Je les démonte ! Alors oui, j'arrête de me cacher maintenant, c'est moi... L'Art, le Théâtre, la jeunesse et les envies ! C'est moi, le spectacle pas gentil !
LE THÉÂÂÂTRE. Kof, kof, kof...
THÉO MERCIER. Tu t'ousses ?? Bah ouais, va falloir s'y faire... Maintenant c'est mon essence contre tes fragrances !
Avec cet objet punk qui déboîte les âmes et fend les cœurs comme il en débarque tous les dix ans peut-être, voilà ce à quoi faut penser l'arrivée de Théo Mercier à la Ménagerie de verre. « Pas banal », dirait

même Guillaume (Gallienne, NDLR). Ici, oubliez les dorures et le velours rouge : on est debout, dans un parking, ça pue l'essence et un travelo chanteur se trémousse autour d'une moto – allégorie de nos vies merdiques – pendant qu'une « Sonate en ut » jouée en live au clavecin résonne pleine balle dans nos oreilles. Vous voyez le tableau ? Bon. Et vous vous dites que c'est une énième performance débilite de théâtre contemporain ? Ce n'est pas faux. Pas faux parce que la critique de « nos enfers » est un peu légère et que tous les traits de nos tristesses sont étirés à ce qu'il en reste de plus grossier, donc de moins vrai. Pas faux non plus parce que tout est pensé pour faire de cette pièce l'objet cradingue qui fera mouche dans toutes les bouches et sous toutes les plumes qui disent demain. Voilà. Ce n'est donc pas faux et à la fois totalement. Totalement parce que c'est souvent très beau et parce que sous le Chanel des voisines, ça pue vraiment dans ce parking. Mais surtout totalement faux parce que ce geste de Théo Mercier résonne comme la déclaration d'indépendance d'un illuminé du changement défoncé à l'espoir mélancolique. Et qu'on en a bien besoin.

REGARDS

4 CONTRECHAMP / CHAMP

CONCEPTION KATE MORAN, REBECCA ZLOTOWSKI, BERTRAND BONELLO — FESTIVAL ÉTRANGE CARGO - MÉNAGERIE DE VERRE

« Une connexion audacieuse et intime entre les rushes d'un film qui n'existe pas et des lettres d'amour jamais envoyées. »

« JE ME SOUVIENS »
— par Jean-Christophe Brianchon —

Apprendre à vivre. À vivre aujourd'hui et donc à oublier, parce qu'il est « absolument impossible de vivre sans oublier » et que « tout ce qui est vivant ne peut devenir sain, fort et fécond que dans les limites d'un horizon déterminé » (Nietzsche, « Seconde considération intempesive »). Alors, Kate Moran nous raconte son passé infini et s'en défait pour s'installer dans l'aujourd'hui. Errant devant son public, cet ersatz d'une Marlene Dietrich enfermée dans les lumières sordides d'un parking sanctuaire de ses nuits passées dérive et sanctifie des messages enfouis jamais échangés avec celui qui n'est plus. Qui est parti. D'abord des chiffres, des lieux, des chambres d'hôtel où l'amour fut fort et des histoires où la tristesse, déjà, déchirait les souvenirs. Puis des gestes. Car « les gestes ont leur histoire ». Des courses nues, des chutes infernales, des embrassades inoubliables. Et enfin tout jeter. Tout jeter, vite et fort. Des souve-

nirs et une vie comme autant de mégots mal éteints sur les rails et sous les roues du train de ceux qui un jour aussi se sont jetés avec leurs histoires. Pour « se libérer soi-même ». Alors oui. Il y a beaucoup de brouilles et de brumes, d'ennui et d'artefacts inutiles. Oui, « Rose poussière », Jean-Jacques Schuhl, Bertrand Bonello aux platines et Dries Van Noten aux ciseaux sont de trop et participent à l'impression d'un spectacle pour ceux qui savent. Mais on s'en fout. On s'en fout parce que si tout est complaisant, c'est magnifique et utile. Magnifique quand, enfin libérée des mots non dits, l'amoureuse accepte l'indestructible tristesse du temps qui passe (« Construis sur mes os les fondations de ta nouvelle maison... Alors, tu marcheras sur ma voix... qui me survivra », dit-elle à celui qu'elle aime). Utile, quand ce faisant elle démontre l'infinie nécessité du théâtre, art que Rebecca Zlotowski magnifie quand elle fait de lui cet outil mystique au service de la guérison et de la compréhension de nos vies.

KATE MORAN ET
LES HIPSTERS DÉPRESSIFS
— par Mathias Daval —

Prenez une actrice slash danseuse slash mannequin slash égérie-tendance, qui collabore avec Bob Wilson, Jan Fabre, Christophe Honoré ou Philip Glass ; ajoutez-y une jeune scénariste en pleine envolée médiatique et un réalisateur ultra hype ; saupoudrez d'un texte expérimental culte des années 1970 : le quatuor Kate Moran + Rebecca Zlotowski + Bertrand Bonello + Jean-Jacques Schuhl, c'est une sorte de climax de la boboïtude, un projet qui aurait pu être monté au Baron il y a dix ans sous l'œil adoratif d'un Beigbeder sous MDMA sirotant un cocktail à 18 euros. Soyons juste : il y a de la poésie, du charme dans cette grande fille blonde qui délire, avec un accent janebirkinien parfois incompréhensible, les fragments obscurs et occasionnellement fulgurants de cet archétype du récit cut-up à la française qu'est « Rose poussière »,

3

RELIGIEUSE
À LA FRAISECONCEPTION KAORI ITO, OLIVIER MARTIN-SALVAN
FESTIVAL DE(S)ILLUSIONS - LE MONFORT THÉÂTRE

« Si moi j'étais dans ton corps et toi dans le mien ? Qui n'a pas voulu être l'autre ? Qui n'a pas voulu aller voir ailleurs ? »

THÉÂTRE DANSÉ POUR
GOURMANDS D'HUMANITÉ
— par Julien Avril —LA BELLE ET LA BÊTE
— par Mathias Daval —

Kaori Ito et Olivier Martin-Salvan, sous le regard de Benjamin Lazar, jouent à mesurer leurs différences dans « Religieuse à la fraise », un objet entre danse et théâtre émouvant, drôle et d'une finesse rare.

Il est énorme, français, comédien et chanteur ; elle est minuscule, japonaise, chorégraphe et danseuse. Pas de discours, rien qu'eux deux et ce qui les différencie. Ces différences sont criantes. Elles hurlent même. Ce qu'il y a d'écart entre ces deux-là est assez grand pour y faire entrer l'humanité entière.

Ils sont « un » d'abord dans le même pantalon. Puis leurs corps se séparent peu à peu dans la peur du déchirement, de la chute. Ils s'examinent l'un l'autre, mesurent littéralement ce qui les différencie, puis testent ce que la combinaison de leurs êtres peut provoquer, quand ils s'assemblent, quand ils bougent à l'unisson, quand ils se battent et s'entrechoquent. Enfin, ils finissent par exploser en une magnifique sortie qui nous laisse au bord du vide, pris du vertige de leur soudaine absence, comme revenus d'un tour de montagnes russes avec le sentiment d'avoir épuisé de la question de l'homme et de la femme en un éclair.

« Religieuse à la fraise » est l'un des plus beaux moments de théâtre qu'il m'ait été donné de voir depuis longtemps. Il y a quelque chose de très profond et de très ancien dans ce travail, ce qui est d'autant plus juste car, avec un Français et une Japonaise, la question de la culture commune serait compliquée à traiter, et c'est pourquoi l'intelligence de leur rencontre, c'est d'être remonté bien plus loin, si loin dans ce qui nous rassemble en tant qu'humains que le message du spectacle, pourtant impossible à énoncer, est profondément humaniste. Et porteur d'espoir.

SOUS-TITRE

Posons-nous un instant la fameuse et néanmoins irrésolue question de l'œuf et de la poule. Jonas Chéreau et Madeleine Fournier interrogent l'antériorité de l'action ou de l'intention dans une petite forme faussement naïve. D'où vient le mouvement ? Du mouvement. À moins de penser l'inverse bien sûr. Particulièrement bien choisi, le nom de leur nouvelle création, « Sous-titre », souligne l'intentionnalité de chaque geste, une voix off (qui ne l'est pas) ajoute artificiellement du sens aux moindres déplacements. Le résultat peut surprendre mais donne à penser. De réponses à l'Origine, il n'y en a pas, mais de la danse, si. **M.S.**

PERFORMANCE
— ARTDANTHÉ —

FENÊTRES

Mathurin Bolze reprend son premier spectacle, « Fenêtres », où le rôle de Bachir, qu'il interprétait, est aujourd'hui incarné par Karim Messaoudi. Dans cette cabane aux murs ouverts, aux fenêtres laissant entrevoir l'accessible, tout est prétexte : tables, chaises, lampes, murs deviennent les espaces d'expression de ce jeune homme en recherche de liberté et de légitimité. La structure de l'espace scénique, déjà forcément éclatée par la pratique du trampoline, y est délicieusement désorganisée. Entre virevoltes et scènes de la vie quotidienne, le second degré côtoie les questionnements plus existentiels. Fenêtres avec vue sur un monde différent, et c'est tant mieux... **R.P.**

CIRQUE
— DE(S)ILLUSIONS —

MILIEU

Nouvellement baptisé « Terrain de jeu protéiforme », le TJP de Strasbourg accueille en partie les Giboulées, 40e biennale internationale Corps-Objet-Image. Des formats courts, intimistes, qui interrogent les frontières avec le vivant et tentent de décoller l'étiquette uniquement « jeune public » de la marionnette. Voilà qui définit à merveille le délicat « Milieu » ; autour d'un petit cylindre, les grands spectateurs s'agglutinent, se touchent, se déplacent pour observer un personnage d'os et de fils qui tente en vain de s'échapper d'un marécage mouvant. Le marionnettiste et maître des lieux Renaud Herbin, perché très haut sur la structure, prête joliment le souffle et les efforts à ce héros beckettien. **M.S.**

MARIONNETTES
— LES GIBOULÉES —

HÔTEL DE RIVE

Amateurs de Giacometti, l'hommage qui lui est rendu ici est à la hauteur de son excentricité. Ses sculptures filiformes prennent vie devant nos yeux au moyen de marionnettes manipulées par la main de maître de Frank Soehle. Projections mentales des tourments du personnage d'Alberto, elles font de son corps et de l'espace un terrain de jeu sur lequel elles effectuent leur danse macabre au rythme de la musique. Ce tableau surréaliste nous emmène dans un triptyque poétique, musical et visuel glaçant d'expressivité. Il ne faut cependant pas ignorer une atmosphère pesante voire morbide qui, si elle est légitime, peut plaire autant qu'elle étouffe. **C.P.**

MARIONNETTES
— FESTIVAL MARTO —

**4 RÊVES NON CENSURÉS
EN PRÉSENCE DE FLEUR PELLERIN**

De la part de Thibaud Croisy, auteur de tribunes virulentes contre l'omniprésence d'artistes confirmés (Castellucci, Warlikowski, Pommerat, Ostermeier...), obstacle selon lui à l'émergence de nouveaux talents, on attendait une « rêverie » plus originale et plus incisive sur l'institution. Certes, son speech sur Fleur Pellerin, « hiéroglyphe absurde » à la Culture, est bien emballé. Mais cela reste de l'humour à la papa pour spectateurs complaisants. Au pire, si cela ne devait pas marcher dans le théâtre public, on suggérerait à la jeune pousse de s'en affranchir définitivement et de prendre la succession de Stéphane Guillon. **R.F.**

THÉÂTRE
— ARTDANTHÉ —

BRÈVES

DES FESTIVALS

TU

On pense évidemment à Phia Ménard, tant la matière est le médium de l'intime, même si le travail de l'auteur de « Vortex » est plus viscéral en même temps qu'il est plus réfléchi. Celui d'Olivier Meyrou est moins abouti ou distancé. Dans « Tu », le trait est parfois souligné, le symbole surécrit. Mais la sensibilité de ce retour in utero, où le papier vole, entrave, libère puis imprègne transfère, frustration et culpabilité donne tout crédit à ce spectacle d'acrobatie à la dramaturgie approfondie. La volonté de corriger les faux pas d'une vie abimée à la source guide chaque instant de la performance. La scénographie est d'une belle élégance plastique, l'interprétation de Matias Pilet emplit d'une introspection saisissante. La recherche de l'origine du Soi donne à « Tu » les contours d'un parcours intime aux résonances philanthropiques. **R.P.**

PERFORMANCE
— DE(S)ILLUSIONS —

CHARLIEWOOD

De l'électro, des fesses poudrées, des effeuillages crazy-horsés. Au sous-sol du Palais de Tokyo, sur une scène jouxtant le bar, les rideaux s'ouvrent et se ferment sur des tableaux maléfiques parfois troublants et envoûtants proposés par le « coiffeur » Charlie Le Mindu. Il déconstruit le corps, célèbre ses sculptures capillaires et donne à voir un show aux allures de revue de mode. On y assiste debout, le verre aux lèvres, mais en sachant que cette fascination tient aussi au fait qu'on n'a pas vu de strip-tease depuis longtemps. **L.A.**

PERFORMANCE
— DO DISTURB ! / PALAIS DE TOKYO —

WUNDERHAMMER SOAP #7

Les Ricci/Forte ont donné une performance caractéristique de leur geste théâtral hyper physique et esthétique. Lumières et musiques pop réveillent les eaux dormantes de la piscine de Vanves désertée, aux allures de boîte de nuit. Pourtant, l'ambiance n'est pas à la gaudriole. Une voix off fait la litanie d'événements dramatiques récemment survenus à travers le monde. Voilà qui plombe excessivement un propos flou qui repose sur l'originalité de son concept et une indéfinissable beauté plastique. Mais demeure le problème de mettre sur le même plan un tableau vivant évoquant le passage de migrants au péril de leur vie et un autre parodiant une séance d'aquagym. Restent les images frappantes de 20 silhouettes démoniaques, corps détremés qui errent, courent et chutent autour du grand bassin. Naufragés sans radeau, ils offrent un rapport au monde déboussolé. **C.C.**

PERFORMANCE
— ARTDANTHÉ —

SOMNIUM

Parmi la multitude de propositions du festival (Des)illusions, « Somnium » est un format très court (30 minutes) déstabilisant : aussi spectaculaire qu'une performance sportive, il n'en reste pas moins trop avare en dramaturgie pour captiver au-delà du sensoriel. Virtuose duo, Juan Ignacio Tula et Stefan Kinsman pratiquent l'art de la roue Cyr avec générosité et habileté mais n'explorent que trop peu les possibilités de représentation d'un récit quasi inexistant. « Somnium » (le mot signifie « songe ») est ici un rêve trop en surface pour faire travailler l'inconscient. **R.P.**

CIRQUE
— DE(S)ILLUSIONS —

IT'S A MATCH

Le festival Concordanse fête sa 10e édition. Raphaëlle Delaunay la danseuse et Sylvain Prudhomme l'écrivain tentent de se rencontrer au travers d'un dialogue corps-esprit... L'auteur, vite dépassé sur scène, nous offre un sourire benêt que la danseuse s'empresse de croquer à belles dents avec la grâce d'une liane sauvage. Cette femme au crâne rasé s'impose très largement et maîtrise le moindre mouvement sur scène. Soulignons le courage de l'écrivain devant la performance de la danseuse. Aux saluts, le pauvre pantin souriant suit les gestes de son mentor, on en reste coi. **M.**

PERFORMANCE
— CONCORDANSE —

WAIT

Le Centre culturel irlandais accueille les travaux de Tom Molloy qui abordent la notion de pouvoir : celui de la rue, des politiques, des symboles. Molloy est un minimaliste. L'œuvre prend sens dans la répétition, l'accumulation d'un même objet (affiches de campagne, photos floutées de manifestants, panneaux d'affichage vierges, etc.). En apposant une multitude d'éléments ordinaires, l'artiste dépasse leur dimension anodine en proposant une lecture originale de l'événement politique. Que ce soit par le temps de pause préélectorale, par celui de la révolte et de la protestation ou encore par le biais de symboles intemporels, Molloy invite le spectateur à renouveler le regard qu'il porte sur l'acte politique, ses acteurs et ses enjeux. En ces temps de grève, un détour par cette expo ne serait pas inutile. **L.S.**

EXPOSITION
— BECKETT FESTIVAL —

**ACADÉMIE ÉQUESTRE NATIONALE
DU DOMAINE DE VERSAILLES**

LA VOIE DE L'ÉCUYER
Opus 2016
SPECTACLE ÉQUESTRE
CHORÉGRAPHIÉ PAR BARTABAS
TOUS LES SAMEDIS 18H
ET DIMANCHES 15H

LES MATINALES DES ÉCUYERS
Découverte du lieu et du travail quotidien
DIMANCHES DE 10H A 12H

RÉSERVATIONS
WWW.ACADEQUESTRE.FR
WWW.FNAC.COM
0892 681 891*

**MANÈGE DE LA GRANDE ÉCURIE
DU CHATEAU DE VERSAILLES**

*0,34€/mm Crédits photos : Agathe Popuemy
N° Licences : 1-106 9717 2-106 9716



Réservez vos billets
en magasin
ou sur **fnac.com**



> Avec l'appli **BILLETTERIE**,
votre mobile devient
votre billet



> Réservez et imprimez
vos billets à domicile
même le dimanche !

Manège de la Grande Écurie - Face au Château de Versailles
Avenue Rockefeller - 78000 Versailles

REPORTAGE

FESTIVAL PROGRAMME COMMUN / VIDY-LAUSANNE

— Par Jean-Christophe Brianchon —

Programme commun 2016, c'est fini. C'est fini, mais ça revient ! En 2017, le festival aura lieu du 23 mars au 2 avril. Onze jours pour profiter d'une programmation exigeante et éclectique au théâtre Vidy-Lausanne, mais pas que ! Associés à Vidy pour l'occasion, l'Arсенic, la Manufacture et le théâtre Sévelin 36 vous accueilleront aussi.

Programme commun, c'est quoi ? Plus de ronds, mais des idées ! La preuve : le théâtre de Vidy et celui de l'Arсенic sont parvenus à créer un festival sans nouvelle structure ni moyens supplémentaires ! L'objectif ? « Mettre le spectateur en état de curiosité », donner une visibilité aux spectacles produits par la maison, et surtout : « faire circuler les artistes et les spectateurs ». Concrètement, ça donne la possibilité de manger quatre spectacles par jour dans quatre lieux différents, et de voir la masterpièce d'un metteur en scène star comme Thomas Ostermeier, avant d'enchaîner sur la création d'une petite troupe barcelonaise, puis de découvrir l'état de la jeune création suisse.

ENTRETIEN AVEC VINCENT BAUDRILLER

« **Tout est ouvert.** » C'est sur ces mots que Vincent Baudriller, directeur du théâtre Vidy-Lausanne depuis 2013 et ancien codirecteur du Festival d'Avignon, termine sans la clore une discussion au discours faussement calibré mais réellement ambitieux, où l'envie de ménager les uns côtoie le désir de bousculer les autres et de « faire circuler les arts ».

Quel théâtre pour Vidy-Lausanne ?

Je suis venu ici parce qu'il y avait un formidable outil doté d'une histoire forte et sur lequel je pouvais projeter mon approche du théâtre et mon envie de produire, avec une dimension internationale. Maintenant, mon objectif est de continuer à produire, mais surtout de proposer des projets carrefours entre des traditions de théâtre différentes en Europe. Une des particularités de Lausanne, c'est son positionnement géographique, entre l'Europe francophone, germanophone et l'Italie. C'est un théâtre carrefour par essence, et j'essaie de cultiver cela, de le reproduire dans la programmation.

Le théâtre : reflet engagé de l'aujourd'hui ?

Pour moi, le théâtre, c'est l'art du présent, l'art de l'instant, et c'est comme ça depuis plus de deux mille ans... Autrement dit, le théâtre ne doit pas être un art du patrimoine : il y a un patrimoine, mais celui-ci doit toujours être réinventé ! Il ne faut

Cette année, il s'y est passé quoi ? Ostermeier. Évidemment. Avec la première mondiale de « La Mouette », l'attractivité du festival s'est bien souvent réduite à cette création. Mais beaucoup d'autres choses aussi, dont certaines vont passer par Paris, à commencer par « Nous sommes repus mais pas repentis », l'adaptation par Séverine Chavrier du « Déjeuner chez Wittgenstein » de Thomas Bernhard, qui sera à l'Odéon ce mois de mai. Folie passionnante à la mélancolie crasse et à l'esthétique précieusement déglinguée, cette proposition musicale est certainement LA pièce à voir de cette édition de Programme commun 2016.

Et c'est pour qui ? Compte tenu de l'impact de l'événement et de la force de frappe du théâtre de Vidy, la majorité des pièces présentes tournera en Europe. Outre les habitants de la région, le festival s'adresse donc avant tout aux passionnés qui veulent découvrir avant le reste du monde et en condensé ces créations que d'autres ne verront qu'un ou deux ans plus tard aux Amandiers, au Kunstenfestivalde-sarts ou à Avignon.

pas oublier que le plateau est un endroit de liberté assez rare, donc il faut en profiter pour parler d'aujourd'hui et du temps d'aujourd'hui dans ses dimensions politiques, humaines, écologiques, cela à travers une recherche et une forme artistique qui répondent d'une certaine urgence pour les artistes.

Et les artistes, dans tout ça ?

Le cœur de mon travail de programmateur, c'est d'inviter les artistes dont j'aime profondément le travail et l'engagement. J'essaie donc d'osciller entre de vieux compagnons connus de tous et des jeunes moins connus. Cette année, c'est ce que j'ai fait en invitant à la fois Thomas Ostermeier et Thom Luz. Ostermeier et moi, c'est une histoire de plus de vingt ans, et je veux que cela continue en mettant à sa disposition le savoir-faire de production qui est celui de Vidy. Mais je veux aussi permettre à d'autres, dont les créations ne sont pas connues sur la scène internationale, d'avoir la même place que lui. C'est ainsi que l'an dernier nous avons présenté une œuvre de Thom Luz, qui a été repéré par Nanterre-Amandiers. Tout cela pour que mes programmations soient toujours un dialogue entre des artistes qui viennent pour la première fois et les autres, plus connus.

Propos recueillis par J.-C. Brianchon

COLLATION

OÙ DÎNER APRÈS LE SPECTACLE ?

— Par André Farache —

Tout chemin aboutit au même point : la désillusion. » Oscar Wilde n'aurait jamais proféré une telle affirmation s'il avait eu la chance, après son passage au Monfort, de se rendre au Petit Pan pour se restaurer : aucune désillusion au bout de ce court chemin (à 5 minutes à pied), mais la certitude d'un plaisir gastronomique simple et abordable. Le Petit Pan propose des plats version tapas (entre 3 et 18 euros), dans l'esprit de la cuisine du Grand Pan, en face, dirigée par l'excellent Benoît Gauthier, c'est-à-dire simple, goûteuse, juste et joyeuse. Ainsi, le soir de notre repas, la carte – pardon : l'ardoise –, qui change régulièrement, proposait près de 30 plats différents à partager bien évidemment. Nous avons goûté : la tortilla (sorte de millefeuille de pommes de terre et très peu d'œufs) : incroyablement fondante et goûteuse ; les cœurs de canard au gingembre : fermes et vifs, entraînants ! ; la tempura de gambas (plutôt beignets que tempura, mais bien réalisés) ; la joue de porc au romarin : fondante, jus parfaitement corsé, un délice ; les asperges blanches en vinal-

grette : délicieuses, fermes et bien assaisonnées ; le poulpe rôti, racines de persil : cuisson parfaite du poulpe, petits légumes croquants, citronnelle juste présente qui apporte de la gaieté au plat ; le carpaccio de thon au citron vert : un peu en deçà du reste, trop longtemps mariné à mon goût ; les minichoux farcis en cocotte de légumes : chou surmonté de foie gras, farce bien relevée et onctueuse, jus parfait (magique) ; la mousse au chocolat : aérienne et au lait, très digeste ; la tarte aux pommes : classique et légère. La carte des vins recèle de petites pépites, comme ce saint-péray de François Villard à 42 euros ou un simple Canada Aurora (une syrah de Castille) à 5 euros le verre, puissant et équilibré : aucune désillusion vous dis-je !

THÉÂTRE FESTIVAL DE(S)ILLUSIONS, LE MONFORT RESTAURANT LE PETIT PAN
18, RUE ROSENWALD – 75015 PARIS / 01 58 28 18 90
DU MARDI AU SAMEDI
JUSQU'À 22H30 (23H SI VOUS PRÉVENEZ) — 20-30€

LE FAUX CHIFFRE

87,2%

C'est le nombre de metteurs en scène contemporains utilisant des références à Hölderlin dans leurs spectacles.

L'HUMEUR

« Partir ce n'est pas ne pas aimer le théâtre, bien au contraire, c'est l'aimer trop. C'est la preuve d'un amour contrarié. Aveu d'un spectateur amoureux, certes, mais jamais captif. »

— Georges Banu —

L'AGENDA DES FESTIVALS

DO DISTURB !

« 2e édition le temps d'un week-end non-stop, avec 60 événements (performances, concerts, projections). Un festival créatif et impertinent. »
Palais de Tokyo, du 10 au 12 avril

PULP FESTIVAL

« Troisième édition du PULP Festival qui dynamite la bande dessinée avec des créations hybrides : spectacles, expositions, conférences, installations immersives, rencontres, grande librairie... »
Ferme du Buisson, du 10 au 26 avril

FESTIVAL DE CAVES

« Le festival fête ses 10 ans de théâtre dans les lieux souterrains, organisé dans 75 villes et villages. »
Dans toutes les bonnes caves de France, du 29 avril au 29 juin

KUNSTENFESTIVALDESARTS

« Un festival international consacré à la création contemporaine : théâtre, danse, performance, cinéma, arts plastiques. Il se déroule chaque année durant trois semaines, dans une vingtaine de théâtres et centres d'art. »
Bruxelles, du 6 au 28 mai

—
Twitter #iomicro
@iogazette

CABARET LÉO FERRÉ

La Comédie-Française met à l'honneur depuis quelques années notre patrimoine musical national par une série de cabarets consacrés aux géants de la chanson du siècle passé : après Brassens, Vian et Barbara, voici Léo Ferré vivifié par les sociétaires du Français, sous la houlette artistique de Claude Mathieu. On y retrouve, sans surprise, les grands succès du poète, « Jolie môme », « Paris canaille », « Les poètes » et l'incontournable « Avec le temps », interprétés inégalement. On aurait aimé un peu plus de surprise dans le répertoire, mais tel n'était pas le projet, qui se propose d'être un archivage somme toute très classique. Classique également, le choix des arrangements, autour d'un piano et d'un trio à cordes (guitare, violoncelle, contrebasse). **M.D.**

— COMÉDIE-FRANÇAISE / STUDIO-THÉÂTRE —

TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE

Victor Hugo en vrai. Voilà le pari de Jean Bellorini et Camille de La Guillonnière : tenter de réciter « Les Misérables », œuvre magistrale et indépassable, pendant 3 h 40 sans laisser le public s'échapper un instant. La force de cette adaptation est de faire coexister la petite et la grande histoire : la révolution intérieure des héros et la révolution extérieure menée sur les barricades. L'idée de faire réciter ce texte en même temps par différents comédiens lui donne une incroyable puissance, une réalité, et renforce la vérité de ce qui est dit. Cette pièce nous montre le dessin d'Hugo de mettre à nu l'âme humaine, tout imprégnée de ce paradoxe de la morale disséqué plus tard par Vladimir Jankélévitch, et qui permet à ce spectacle d'être intemporel. **A.F.**

— THÉÂTRE GÉRARD-PHILIPPE —

LA MUSICA DEUXIÈME

Si la contradiction peut parfois faire ressortir la volonté d'un auteur, ici elle trahit l'esprit de ces « Musica ». Duras écrit des dialogues d'une fluidité exquise, qui perdent ici toute crédibilité avec le parti pris de réciter le texte de façon hachée. Quand l'écrivain rappelle l'impossibilité d'un baiser entre divorcés épuisant leurs dernières étincelles d'amour, Vassiliev en impose deux, comme il impose deux personnages totalement nus, dans un désir de dévoiler le mystère de l'amour pourtant savamment entretenu dans ces textes. Même échec de mise en scène. À éviter. **A.F.**

— COMÉDIE-FRANÇAISE / VIEUX-COLOMBIER —

HUBERT ROBERT

Le xviii^e siècle en peinture n'a pas belle réputation, si ce n'est auprès des âmes érudites et collectionneuses, fascinées par un certain art de vivre à la française. Il serait pourtant dommage de boudier l'exposition consacrée à Hubert Robert. Connu pour ses « ruines », le peintre se laisse facilement savourer tant il nourrit notre penchant au spectaculaire par ses édifices monumentaux et ses trouées ostentatoires, participant à sa manière aux grandes réflexions du siècle sur le sublime. Il pose aussi une énigme à la conscience historique : pourquoi les Lumières, fascinées par l'idée de progrès, sôres d'elles-mêmes et de la perfectibilité humaine, ont-elles été aussi obsédées par le spectre de la décadence ? **A.G.**

— MUSÉE DU LOUVRE —

SPLENDID'S

Arthur Nauzyciel s'empare du texte méconnu de Jean Genet pour créer un spectacle extrêmement maîtrisé dans sa beauté formelle. En faisant précéder son spectacle de la projection du film « Un chant d'amour » – autre rareté de Genet –, le directeur du CDN d'Orléans s'attelle à faire ressortir toute la charge érotique d'une écriture pleine d'amours et de désirs refoulés, écrasés par le regard d'une société qui oppresse. Si « Splendid's » est porté par de magnifiques comédiens américains à la précision corporelle impressionnante et dotés d'une très belle habilité à tendre la langue de Genet (traduite ici en anglais par Neil Bartlett), on pourra malheureusement reprocher au spectacle de se perdre dans un excès de formalisme qui nous tient trop souvent à distance du plateau. **Y.G.**

— THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE —

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Isidore Lechat s'est sorti de sa condition en écrasant, en évinçant ses adversaires sans vergogne. Dans son « château », où il y a « autant de chambres que de rois dans l'histoire de France », il n'en finit pas d'inviter des « amis », au grand désarroi de sa femme, et malgré le dégoût de sa fille. De ce magma vaudevillesque qui dresse un portrait au vitriol de la société capitaliste, Claudia Stavisky tire du texte une force de frappe impressionnante. Le travail scénique, très soigné, structuré par un magnifique décor, met en avant la marche irrépressible d'un destin implacable, où seule règne la nécessité des « affaires ». Le duo qui se tient tête, Germaine Lechat (Lola Riccaboni) et le patriarche (François Marthouret), est éblouissant. Teinté tout du long d'un comique subtil – où l'on rit volontairement jaune –, le drame se noue dans un rythme parfaitement calculé et laisse place au plus terrible effroi. **L.S.**

— THÉÂTRE DES CÉLESTINS, LYON —

L'ADVERSAIRE

Cette adaptation du roman d'Emmanuel Carrère repose sur un choix judicieux : avoir pris un même acteur pour incarner à la fois l'assassin, Jean-Claude Romand, et l'auteur, cherchant à comprendre comment celui-ci a pu passer vingt ans de sa vie à mentir à toute sa famille avant de la liquider. Vincent Berger est époustouffant de mimétisme, quand il souligne le trouble de l'enquêteur, quand il peine à ne pas verser dans l'empathie vis-à-vis de Romand, ou quand il éclaire l'ambiguïté fondamentale du meurtrier, si normal et si monstrueux à la fois. **A.S.**

— THÉÂTRE PARIS-VILLETTE —

LA MÉNAGERIE DE VERRE

Ce huis clos familial, même s'il ne présente pas de barrières apparentes, est une véritable prison mentale pour les personnages qu'il renferme, de sorte qu'ils ne peuvent que se souvenir ou rêver d'un temps autre qui leur échappe indéfiniment. Dans cet univers psychique, la frontière entre le réel et l'illusion se fait perméable et les espoirs se brisent sans rédemption possible. De là se dessine un tableau d'une beauté onirique submergeante sublimé par une mise en espace efficace et une excellente direction d'acteurs. **C.P.**

— THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE —

LA BARQUE LE SOIR

Point de croisière nocturne en compagnie de Claude Régy, figure mythique du théâtre contemporain à contre-courant du flux d'images et de la rapidité qui caractérisent la modernité. « La Barque le soir » met en scène la dérive d'un homme, mourant, dans le courant du fleuve. L'expérience est laborieuse, presque scientifique, mais surtout très personnelle. Si le texte est philosophique, il évoque aussi de manière surprenante la matérialité des choses. On sent l'eau, l'air, la terre, l'attrance irrépressible du fond de l'eau... La diction de Yann Boudaud englut les mots, comme la vase, ses pieds. Quant à la lenteur, elle distord tellement le temps que c'est au fond de soi qu'il faut puiser l'énergie de maintenir son attention sur chaque détail. On ressort de là épuisé, tendu, énérvé. Mais lorsqu'on voit le visage apaisé de son metteur en scène, paraît-il présent tous les soirs dans la salle, on se dit que l'effort doit finir par payer. **F.F.**

— NANTERRE-AMANDIERS —

EN BREF

ET AILLEURS ?

EN ROUTE-RADDISH

Le beau projet de réunir le petit-fils (metteur en scène et acteur) et le grand-père mort souffre du contraste entre le jeu des deux acteurs. Une disjonction qui se répercute sur une structure dramatique creusant l'écart entre les deux personnages par l'alternance de scènes jouées par l'un puis par l'autre. Au lieu d'homogénéiser l'hétérogène, de conjoindre les vivants et les morts, le passé et le présent, le spectacle maintient, par le dualisme du jeu comme de la structure dramatique, cet écart qu'on a pu croire dépassé par la coprésence scénique de deux époques. **A.G.**

— NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL —

JAGUAR

Scènes de chasse d'une énergie vitale folle pour ce « Jaguar » de et avec Marlène Monteiro Freitas et Andreas Merk. Deux chasseurs, habillés en tennismen des années 1970 jouant à Wimbledon, pourtant enduit de terre battue, se livrent à une performance chorégraphique hallucinante, accompagnée d'une musique allant du fado à « Madame Butterfly ». Tantôt marionnettes du destin, tantôt acteurs mimant l'amour, le sexe brut, ces danseurs délivrent un spectacle rare plein d'humour, de puissance et d'humanité. À ne pas manquer. **A.F.**

— CENTRE GEORGES-POMPIDOU —

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE

DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR



THÉÂTRE
DE LA PORTE
ST-MARTIN

théâtres
parisiens
associés.com

MISE EN SCÈNE DE
CATHERINE
HIEGEL

AGNÈS
JAQUI

JEAN-PIERRE
BACRI

**LES
FEMMES
SAVANTES**
DE **MOLIÈRE**

PHILLIPE
DUQUESNE

ÉVELYNE
BUYLE

BENJAMIN
JUNGERS

CATHERINE
FERRAN

JULIE-MARIE
PARMENTIER

BAPTISTE
ROUSSILLON

CHLOÉ
BERTHIER

RENÉ
TURQUOIS

CRÉATEURS

ASSISTANTE MISE EN SCÈNE
MARIE-ÉDITH ROUSSILLON
DÉCORS **GOURY**
COSTUMES **RÉNATO BIANCHI**

EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE
MONTANSIER DE VERSAILLES

Location
01 42 08 00 32
PorteStMartin.com

MAGASINS FNAC, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE

un événement
Télérama

TROIS La Terrasse

